

EMPRUNTS SYNTAXIQUES DU BAMBARA AU FRANÇAIS : UN PREMIER REPÉRAGE

Gérard Dumestre

INALCO-CNRS
g.dumestre@wanadoo.fr

Résumé : Contrairement aux emprunts lexicaux, les emprunts syntaxiques du bambara au français n’ont jamais été étudiés. Ce premier repérage, à partir de l’étude de différents textes oraux et écrits, permet de mettre en évidence une dizaine de cas de contamination dont il apparaît que la fréquence est d’autant plus importante qu’il s’agit de traductions du français ou de textes dont le contenu est de type « moderne ». En revanche, dans les textes traditionnels, les emprunts syntaxiques au français sont quasiment absents.

Mots-clés : emprunts syntaxiques, bambara

SYNTACTIC BORROWINGS FROM BAMBARA TO FRENCH: A FIRST ACCOUNT

Gérard Dumestre

INALCO-CNRS
g.dumestre@wanadoo.fr

Abstract: Unlike lexical borrowings, syntactic borrowings from Bambara to French have never been studied. This first identification, from the study of various oral and written texts, makes it possible to highlight a dozen cases of contamination, the frequency of which appears to be all the more important as these are translations from French, or texts whose content is of the “modern” type. On the other hand, in traditional texts, syntactic borrowings from French are almost absent.

Key words: syntactic borrowings, Bambara

1. Introduction

Les langues ouest-africaines connaissent toutes une forte influence du français, unique langue officielle pour l'ensemble de la région. Le bambara ne fait pas exception. On est frappé, dans le discours quotidien des citoyens maliens, par la présence massive de mots français, qu'il s'agisse de termes techniques qui n'existent pas dans la langue maternelle ou de termes usuels pour lesquels des correspondants mandingues sont attestés. A cet envahissement du français dans la sphère urbaine correspond une imprégnation moindre dans le monde rural, mais les emprunts y sont cependant présents, qu'il s'agisse de termes anciens complètement intégrés à la langue, et parfois peu reconnaissables comme provenant du français (*lâtikɔlɔn*¹ 'eau de Cologne'), ou de mots plus modernes, quotidiennement utilisés par tous, diffusés par les radios et les constants échanges ville-campagne, et pour lesquels les termes locaux sont absents ou délaissés. A l'écrit, rarement utilisé pour le bambara au Mali, la création lexicale a endigué l'usage des termes français ; dans le journal Kibaru, rares sont les emprunts « bruts ». Mais souvent les néologismes utilisés sont peu compris, et à l'oral seul le mot français est utilisé : *bánki* 'banque' est bien plus employé que *wárimarayɔɔ*.

On observera que si griots et conteurs utilisent peu les termes issus du français, ils le font souvent, contrairement à l'usage courant, par choix, à des fins stylistiques ; ainsi dans le texte de Baaba Cissoko dont il sera question plus loin, l'unique passage où ils apparaissent est celui où sont énumérées les innovations ludiques apportées par la colonisation (Tableau 1).

¹ Les termes en bambara seront tous transcrits ou retranscrits selon l'orthographe employée dans (Dumestre 2011).

Tableau 1

Texte de Baaba Cissoko

<i>Ɔ npári yé án ká</i>	‘Or le mpari était notre jeu à nous les
<i>bámannaden nyénajefen yé.</i>	Bambara
<i>à yé à sòrɔ màriyansi má sé</i>	les jeux de cartes n’étaient pas
<i>ánw fê jàmana ìn kàn yàn</i>	encore arrivés dans le pays,
<i>dámiye má sé yàn</i>	le jeu de dames n’était pas arrivé ici,
<i>lido má sé yàn</i>	le jeu de petits chevaux n’était pas
	arrivé ici,
<i>búlu má sé yàn</i>	le jeu de boules n’était pas arrivé ici,
<i>fàraje dè ní nìn bée nàna ánw</i>	ce sont les Blancs qui sont venus
<i>fê yàn.</i>	avec tout ça ici.’

Et dans un autre texte, du conteur Musanin, c’est lorsqu’il est question du héros parti travailler à Abidjan que l’emploi de termes français apparaît, et de manière extrême, puisque tous les mots non grammaticaux en (1) sont des emprunts au français.

(1) <i>Nòsèri</i>	<i>y’i</i>	<i>túrunè</i>	<i>kà</i>	<i>tákisi</i>	<i>dó</i>	<i>árete.</i>
noceur	PFV.TR	REFL.tourner	INF	taxi	certain	arrêter

‘Noceur s’est retourné et a fait arrêter un taxi.’

L’influence du français au niveau phonétique est assez faible. Les systèmes vocalique et consonantique, y compris pour le bambara véhiculaire (le parler urbain de Bamako, largement employé dans toutes les principales villes maliennes et qui sert de langue de communication sur la quasi-totalité du territoire national) sont inchangés, comme l’est aussi le fonctionnement tonal. On notera cependant le développement de l’usage de phonèmes inexistantes ou marginaux en bambara, présents en français : v, z, ʒ, ʃ (*véri* ‘verre’, *zènerali* ‘général’, *zàrdèn* ‘jardin’, *ʃémizi* ‘chemise’) ; en milieu urbain, les formes les plus proches du français prédominent, et les formes les moins francisées sont perçues comme anciennes et rurales, ce qui les déprécie aux oreilles des citadins, et accentue leur délaissement (exemple : *lákòliden* et *ékòlden* ‘écolier’).

Si les emprunts lexicaux ont donné lieu à d'assez nombreux travaux, observons que n'ont jamais été étudiés les calques bambara d'expressions du français ; ainsi figurent par exemple, dans le n° de Kibaru qui sera étudié plus loin, deux formes calquées sur des expressions du français : *tufaden fɔlb* 'la première pierre' (pour une inauguration), et *Nùmunkɛ t'àle sɔrɔ à kùnberekuru lá ò lá* 'Le forgeron ne lui arrive pas aux genoux pour ça'.

Si le vocabulaire est envahi par le français, et si la phonétique n'est qu'assez marginalement impactée, la syntaxe du bambara est demeurée inchangée pour l'essentiel : l'ordre des constituants de la proposition, les modes de construction par dérivation, composition ou conglomérat, le système verbal, la formation des phrases complexes par exemple, ne subissent aucune influence de la langue officielle ; à l'oral comme à l'écrit, en milieu urbain comme en milieu rural, la morpho-syntaxe semble être demeurée intacte. Un examen attentif des textes permet cependant de constater, à la marge, une certaine contamination par le français. Nous essaierons dans ce court travail d'en effectuer un premier repérage².

On peut faire l'hypothèse que, comme pour le lexique, l'influence du français sur la syntaxe sera maximale dans les textes (A) présentant le plus grand nombre des traits suivants : 1) récents, 2) de provenance urbaine, 3) traitant de sujets modernes, 4) produits par des personnes bilingues 5) écrits, 6) traduits du français ; et qu'en revanche, elle sera minimale dans les textes (B), présentant le plus grand nombre des traits inverses : 1) anciens, 2) de provenance rurale, 3) traitant de sujets traditionnels, 4) produits par des personnes monolingues, 5) oraux, 6) non traduits du français. Deux textes serviront de modèles de base A et B pour notre repérage :

- l'ensemble des articles du numéro 577 (février 2020) du journal mensuel Kibaru (désormais KB), qui répond aux critères du groupe A ;
- *Kala Nsange* (désormais NZ), récit enregistré en février 1971 auprès d'un griot célèbre, Baaba Cissoko, qui répond aux critères du groupe B.

² La question des emprunts syntaxiques au français est parfois abordée dans (Dumestre 2003) et également dans (Vydrin 2019).

L'opposition entre ces deux productions est maximale, le seul trait commun étant leur provenance urbaine, le griot Baaba Cissoko demeurant   l'époque de l'enregistrement   Bamako : KB (10 053 mots) est 1) récent, 2) de provenance urbaine, 3) traitant essentiellement (mais non exclusivement) de sujets modernes : politique, économie, international, sport..., 4)  crit et 5) rédigé par des journalistes bamakois parfaitement bilingues ; NZ (13286 mots) en revanche est 1) relativement ancien 2) de provenance urbaine, mais produit par un traditionaliste monolingue, 3) traitant d'un sujet traditionnel (récit d'un bannissement et de la vengeance du héros par son fils) 4) oral et 5) non traduit du français.

Serviront également d'appui   cette étude les textes suivants :

- « Mantana Alu » (désormais AU), récit oral d'un conteur itinérant, enregistré   Syolibougou (village proche de Sansanding) en 1988 (4602 mots)³ ;

- les chroniques amoureuses (désormais CH) (sauf indication contraire, seul un extrait de 13 493 mots sera pris en compte) : long texte écrit en bambara par un villageois quasi monolingue de la région de S gou⁴ ;

- Seriba (désormais SE), un court récit enregistré en 1971 auprès de Baaba Cissoko ;

- entretiens sur le sida (désormais ZR), interviews de plusieurs personnes bilingues dans la région de Ségou.

Avant inventaire, une première observation s'impose : la présence   l'oral, dans les discours urbains, de nombreuses charnières de phrases empruntées au français : parce que, mais, pour que, ça fait. Ces éléments, pour lesquels existent des correspondants bambara (*b wo*, *nk *, *w lasa* / *j nko*, *w * / *  l  s *) n'apparaissent jamais dans les textes B (NZ, AU, SE), mais ne figurent pas non plus en KB, les journalistes pratiquant systématiquement l'emploi des termes autochtones. Ils sont en revanche très nombreux en ZR : ainsi *mais* y apparaît 31 fois (*mais nk * est aussi très présent), *ou bien* figure 26 fois, contre

³ Enregistrement sur une cassette commerciale.

⁴ Seule la version française de ces chroniques a été publiée : (Dumestre & Touré 1998).

10 fois *wálima* / *wáli*, *parce que* apparaît 9 fois, contre aucun exemple de *báwo* ou de *kàtugu*, *donc* est attesté 12 fois. L'usage à peu près exclusif dans le parler quotidien des Maliens de ces charnières ne modifie cependant en rien la construction des phrases.

Nous avons relevé dix cas d'influence du français sur la syntaxe du bambara.

2. L'emploi du pluriel

La marque graphique *-w*, qui correspond à la voyelle *ù*, et qui est postposée au nom (*mùsow* 'les femmes') ou au groupe nominal entier (*mùso nyùmanw* 'les gentilles femmes') est de fréquence très élevée dans les textes A. En KB, elle figure 376 fois⁵, soit une fréquence de 3,7%. En NZ, *-w* figure 236 fois, soit une fréquence de 1,7%, c'est-à-dire moins de la moitié. La fréquence plus faible de la marque du pluriel s'observe également en AU : 110 occurrences, soit une fréquence de 2,4%, ainsi que SE : 1%. En CH, la fréquence est de 1,2%. La comparaison entre ces différents chiffres de fréquence montre : 1° que les textes oraux traditionnels (NZ, SE, AU) comportent une proportion bien moindre de marques du pluriel que les textes écrits modernes (KB) et 2° que le pluriel est aussi beaucoup moins utilisé dans l'écrit traditionnel (CH) que dans l'écrit moderne (KB). Si à l'intérieur de KB, on fait la distinction entre les textes traduits du français et ceux directement écrits en bambara (par exemple les lettres de lecteurs ou les contes), la fréquence comparée montre que l'emploi élevé de *-w* est directement lié au fait qu'il s'agit de traductions.

3. L'emploi de *mána* et de *ní*

Il existe en bambara deux possibilités de construction, équivalentes par le sens, pour les propositions conditionnelles/temporelles affirmatives ;

⁵ Sont exclus de la recension les éléments non nominaux *dów*, *nìnnu*, *mínnu*, *ánw*, *áw*, *jùmenw*.

dans un cas, on emploie la conjonction *n *, placée devant la proposition subordonnée ; dans l'autre, la proposition subordonnée est marquée par une marque prédicative, *m na*, sans correspondant négatif ; ainsi les deux propositions (2a–b) sont strictement de même sens; au négatif (3), une seule possibilité est offerte.

(2) a. *S  m na k    b  n .*
 nuit COND faire.nuit 3SG IPFV.AFF venir
 'Quand il fait nuit, il vient'.

b. *N  s  k ra   b  n .*
 si nuit faire.nuit 3SG IPFV.AFF venir
 'Quand il fait nuit, il vient'.

(3) *N  s  m  k ,   b  n .*
 si nuit NEG.PFV faire.nuit 3SG IPFV.AFF venir
 'S'il ne fait pas nuit, il vient'.

La marque *m na* est très employée dans les textes traditionnels : elle figure 26 fois en NZ (0,20%), 48 fois en CH, (0,35%), 11 fois en AU (0,24%), 7 fois en SE (0,18%). En revanche, *m na* n'apparaît en KB que 11 fois (0,1%). La comparaison de ces fréquences amène aux observations suivantes : 1  *m na* figure entre deux et quatre fois plus dans les textes traditionnels que dans les textes modernes, et 2  *m na* apparaît fortement dans l'écrit non traduit du français.

La sous-représentation de *m na* dans les textes modernes écrits semble bien être une conséquence de la mise en équivalence entre le *si* du français et le *n * du bambara. Dans la plupart des cas en effet, le *si* du français se traduit obligatoirement par *n *, soit que la phrase soit négative, soit qu'il s'agisse d'une proposition non verbale :

(4) *N   le m so d n...*
 si 3SG.EMPH femme ID
 'Si c'est sa femme...'

4. L'emploi de *-li/-ni*

Le suffixe *-li/-ni* permet la nominalisation à valeur factitive d'une base verbale, simple : *kò* 'laver', *kòli* 'le fait de laver, la toilette', *dón* 'savoir', *dónni* 'le savoir', ou complexe : *kónɔtali* 'le fait de devenir enceinte'; certaines formes sont discursives, d'autres sont figées et peuvent avoir ou s'ajouter un sens différent de la simple forme factitive : *fɔ* 'dire', *fɔli* 'le fait de dire' mais aussi 'la musique'.

L'emploi de ce suffixe est très fréquent dans KB : dans le seul premier article du journal, sa fréquence est de 2,19 %, alors que dans l'ensemble du texte NZ, sa fréquence est de 0,16 %, soit environ 13 fois moins. Cette différence est confirmée par les autres textes : les fréquences sont de 0,24% pour AU, 0,02% pour SE, et pour CH, la fréquence est de 0,27 %. Une distinction importante apparaît à l'intérieur de KB, si l'on compare les textes traduits du français et ceux écrits directement en bambara. Dans les articles qui sont manifestement des productions de lecteurs, la fréquence du suffixe *-li/-ni* est très faible. L'ensemble de trois articles (un conte, et deux textes de réflexions), qui totalise 1197 mots, soit presque le même total que celui des mots du premier article (1196), a une fréquence pour les deux suffixes de 0,25%, chiffre comparable à ceux obtenus pour les textes de type B, et le poème qui figure dans KB ne laisse apparaître qu'une seule fois le suffixe, alors que deux autres textes du même Kibaru traduits du français, et portant sur l'élevage et sur l'économie, ont une fréquence dix fois supérieure. En ZR, la fréquence du suffixe, 0,60% est nettement plus importante que dans les textes traditionnels, mais beaucoup moins forte que celle qui apparaît pour les articles traduits. Il apparaît donc que la fréquence de *-li ni* est directement liée à la « modernité », soit que le texte soit traduit du français, soit qu'il traite d'un sujet moderne, technique.

5. L'énumération

Dans le bambara traditionnel, une séquence coordinative (en *ní*) interne à la proposition, (c'est-à-dire non topicalisée, en fonction sujet, objet,

ou complément) ne peut relier que deux éléments, et lorsqu'un troisième terme s'ajoute, il est sinon exclusivement, du moins très généralement, déporté en fin de proposition, après pause et précédé de *àni* :

- (5) a. *À yé màlo ní kàba sà̀n.*
 3SG PFV.TR riz et maïs acheter
 'Il a acheté du riz et du maïs.'
- b. *À yé màlo ní kàba sà̀n, àni nỳò.*
 3SG PFV.TR riz et maïs acheter et mil
 'Il a acheté du riz et du maïs, et du mil.'

En outre, la succession de deux nominaux sans connecteur est exclue. C'est seulement dans les textes de type A qu'on trouve, et en nombre important, des exemples d'une part de coordination à plus de deux nominaux, et d'autre part de constructions concaténées sans connecteur *ní* entre les deux premiers termes, et avec le connecteur *àni* précédant le dernier élément ; ainsi :

- (6) *An bé dón m̀n ná d̀gɔ̀tɔ̀rɔ̀sonin kélen*
 1PL PRS jour REL dans dispensaire un
l̀k̀ɔ̀likaramɔ̀gɔ̀ dúuru s̀iso, àni l̀k̀ɔ̀liso
 instituteur cinq logement et classe
t̀án ní náani d̀è bé ỳèn.
 dix et quatre FOC PRS là
 'Actuellement, on y trouve un seul dispensaire, un logement pour cinq instituteurs et quatorze classes.'
- (7) *À bé nỳni m̀inisiriso-w màrayɔ̀rɔ̀-w*
 3SG IPFV.AFF chercher ministère-PL assemblée-PL
k̀ónseyejekulu-w àni k̀ómini-w
 assemblée.régionale-PL et commune-PL
k̀ónseyejekulu-w f̀è.
 assemblée.régionale-PL PP
 'Il est demandé aux ministères, aux assemblées régionales et aux assemblées communales...'

- (8) *Báarakela-w sàra-w, bágan-w bálo-w àni*
 employé-PL salaire-PL bétail-PL nourriture-PL et
dénbaya màko cáman bé nyénabɔ ní ù
 famille besoin nombreux IPFV.AFF régler et 3PL
nónɔsɔngɔ yé.
 lait.prix PP

‘L’argent pour les salaires des employés, pour la nourriture du bétail et pour les besoins familiaux vient de l’argent du lait.’

- (9) *Wà fána, à bé kísi màlo-bali-ya,*
 et aussi 3SG IPFV.AFF sauver honte-CAR-DYN
fùgari-ya, fítiriwale-ya, bìnkan-ni, sònya-li,
 paresseux-DYN ingratitude-DYN bandit-NMLZ vol-NMLZ
dórgu-ta àni nkàlontige mà.
 drogue-prendre et mensonge PP

‘Et puis aussi, cela protège de l’effronterie, de la paresse, de l’ingratitude, du banditisme, du vol, de la drogue, et du mensonge.’

Cette dernière phrase, qui comporte une séquence additionnelle de sept termes incluse dans la proposition, sans connecteur sauf pour le dernier élément, est caractéristique du bambara écrit, et complètement exclue à l’oral, pour lequel la formulation serait :

- (10) *Wà fána, à bé kísi màlo-bali-ya, mà àni*
 et aussi 3SG IPFV.AFF sauver honte-CAR-DYN PP et
fùgari-ya, àni fítiriwale-ya, àni bìnkan-ni, àni
 paresseux-DYN et ingratitude-DYN et bandit-NMLZ et
sònya-li, àni dórgu-ta àni nkàlontige.
 vol-NMLZ et drogue-prendre et mensonge

‘Et puis aussi, cela protège de l’effronterie, de la paresse, de l’ingratitude, du banditisme, du vol, de la drogue, et du mensonge.’

On trouve dans le poème publié dans KB le contre-exemple à cette propension à l’accumulation énumérative à l’intérieur de la proposition (Tableau 2).

Tableau 2

Extrait de KB

<i>Malidenw,</i>	‘Maliens,
<i>Anw dè yé bádenmaw yé,</i>	nous sommes frères,
<i>Anw dè yé sínjimaw yé,</i>	nous sommes frères de lait,
<i>Anw dè yé fúrunyɔɔɔnmaw yé,</i>	nous sommes parents par le mariage,
<i>Anw dè yé kùnkokenyɔɔɔnmaw yé,</i>	nous sommes parents par nos préoccupations,
<i>Sábu lá, ní í kó Mali, í kó sínjiya,</i>	parce que, quand on dit : Mali, on dit : fraternité,
<i>hádamadenya, hórɔnya, jàtigiya.</i>	humanisme, noblesse, hospitalité.’

Ici, donc dans un registre plus traditionnel, plus oral (bien que transcrit) et surtout non traduit du français, l'énumération se fait soit par la répétition de la structure complète (4 premiers vers), soit par l'énumération hors proposition (deux derniers vers).

On trouve également, dans SE le suivant (Tableau 3).

Tableau 3

Extrait de SE

<i>À yé nàfolo cáman sòɔ sòku rɔ́</i>	‘Il a gagné beaucoup d’argent avec le violon
<i>kà m̀isi cáman sòɔ</i>	et gagné beaucoup de vaches
<i>kà sò cáman sòɔ</i>	et gagné beaucoup de chevaux
<i>kà bà cáman sòɔ</i>	et gagné beaucoup de chèvres
<i>kà sàga cáman sòɔ.</i>	et gagné beaucoup de moutons.’

Et non pas (11) qui serait une formulation probable dans le journal Kibaru.

(11) <i>À</i>	<i>yé</i>	<i>nàfolo</i>	<i>cáman,</i>	<i>m̀isi</i>	<i>cáman,</i>	<i>sò</i>
3SG	PFV.TR	richesse	nombreux	vache	nombreux	cheval
		<i>cáman,</i>	<i>bà</i>	<i>cáman,</i>	<i>àni</i>	<i>sàga</i>
		nombreux	chèvre	nombreux	et	mouton
		<i>sòɔ</i>	<i>sòku</i>	<i>rɔ́.</i>		
		trouver	violon	dans		

6. La séquence déterminative

S'il n'existe pas de limite nette pour le nombre d'éléments susceptibles d'apparaître dans la construction des séquences de détermination N + N, trois termes nominaux au maximum figurent dans les textes B, alors qu'une caractéristique du bambara « moderne » écrit est l'accumulation des nominaux : ainsi quatre N dans l'exemple (12) de KB.

- (12) *Kùrandiyɔ̀ɔ̀-ba* *ìn j̀-̀li* *báara-w*
centrale.électrique-AUG ce construire-NMLZ travail-PL
k̀untaala té t̀emɛ s̀àn s̀aba k̀àn.
durée IPFV.NEG durer année trois sur
'La durée des travaux de construction de cette grande centrale électrique ne dépasse pas trois ans.'

Et même cinq dans l'exemple (13).

- (13) *Báara mín d̀on-na* *ò j̀ekulu bólo, ò*
travail REL entrer-PRF.INTR ce groupe PP celui
yé Afiriki séko ní d̀ónko s̀ánkɔ̀ɔ̀tali d̀àbali-w
EQU Afrique culture et savoir promotion moyen-PL
t̀igeli yé.
mise.en.œuvre PP
'La tâche qui incombe à ce groupe, c'est la mise en œuvre de moyens pour la promotion de la culture de l'Afrique.'

7. L'emploi de *wálima*

La construction N *wálima* (/ *wáli* / *wáa*) N apparaît préférentiellement hors proposition : *cè wáa mùso* ? 'Un homme ou une femme ?' ou déportée en fin d'énoncé ; il est rare qu'on trouve la séquence en *wáa* à l'intérieur de la proposition, en fonction sujet, objet ou complément. En CH, la construction déportée est attestée 19 fois, la construction incluse dans la proposition seulement 3 fois. En ZR, *wáli* figure comme connecteur entre deux N seulement 2 fois une fois à l'intérieur de la

proposition, une fois déporté. En revanche, dans KB, la construction enchâssée apparaît deux fois plus souvent que la construction déportée, par exemple :

- (14) *Û k'-ù f la j ya Faransi s r dasi-w*
 3PL OPT-3PL position clarifier France soldat-PL
t -li, wálima ù t -bali-ya l  s heli
 laisser-NMLZ ou 3PL laisser-CAR-DYN dans nord
k n .
  .l'intérieur
 'Qu'ils clarifient leur position sur le maintien ou non des soldats français dans le Nord.'

8. Longueur des phrases et des propositions

Dans KB, le premier texte, traduit du français, comporte 18 mots par phrase, mais le conte, directement écrit en bambara, n'en comprend que 12 ; en CH, la moyenne est de 15 mots par phrase. Dans les textes traditionnels, les phrases peuvent être longues, mais leur déploiement est très diff rent : les propositions sont beaucoup plus courtes, et les conjonctions moins nombreuses ; la comparaison des deux exemples qui suivent permet d'apprécier la différence entre les modèles.

- (15) *Û d  s -ra s r dasi-w l -segin-ni*
 3PL bouche arriver-PFV.INTR soldat-PL CAUS-rentre-PL
m  Kidali k n  m g  m n-nu ye ù
 PP Kidal  .l'intérieur homme REL-PL PFV.TR 3PL
s giy r -w b la k l -w ny  ù d 
 lieu.de.vie-PL mettre guerre-PL devant 3PL bouche
s ra élu k nkanko-w m  k  f ra
 arriver-PFV.INTR 3PL.EMPH problème-PL PP INF ajouter
k lata m n-nu b  s nsen n  k  n  élu
 manière REL-PL COP faire.avancer PP INF venir 3PL.EMPH

bé sé kà ké básigi kónɔ cogo mín ná.
 IPFV arriver INF faire sécurité à.l'intérieur moyen REL PP

‘Ils ont parlé du retour de l’armée à Kidal, des problèmes de ceux qui ont quitté leurs lieux de vie à cause des combats, et aussi de la manière d’organiser en toute sécurité les prochaines élections.’

Une longue phrase de 41 mots en (15), à 5 propositions dont trois relatives, directement traduite du français dans un bambara certes tout à fait correct mais qui n’apparaît jamais ainsi à l’oral.

- (16) *Û bé à fɔ á yé tó án ká màrifa-w*
 3PL IPFV.AFF 3SG parler 2PL OPT laisser 1PL POSS arme-PL
bila, Nsange yé bòlondalakon dè yé, ní à
 laisser Nzanguè EQU verrou.du.vestibule FOC PP si 3SG
má kári, m̀̀go té dòn Kala.
 PFV.TR.NEG briser homme IPFV.NEG entrer Kala
 ‘Ils disent : « Allons, laissons les armes, Nzanguè est le verrou du vestibule, tant qu’il ne sera pas brisé, personne n’entrera dans Kala».’ (NZ)

Une longue phrase également à 5 propositions en (16), mais beaucoup plus fluide, et qui ne comporte que 24 mots et une seule charnière logique (*ní*).

9. Le relatif *mín*

A la longueur des phrases dans KB s’ajoute l’emploi répété du relatif. Les fréquences de *mín*, qui vont de 0,52 % pour NZ à 0,87% pour ZR (0,60% pour CH et AU) atteignent 1,34% pour KB : l’écart est maximal entre le récit du griot et le journal Kibaru. Et là encore, les fortes fréquences sont celles des articles traduits, et non des autres textes du journal.

10. La position non terminale de l'adverbe *k s be*

Il est normalement postpos     l'ensemble des compléments, et ne peut être suivi que de certaines particules (*d *, *y re*). Le respect de cette règle de positionnement est absolu dans les textes B : NZ, AU, SE. En revanche, on trouve dans KB, sur 17 attestations de *k s be*, 4 exemples de dérogation, comme le montrent les exemples :

- (17) *K lsili-w f nga b nya-na k s be j mana*
 sécurité-PL force augmenter-PFV.INTR très pays
d nce-w l .
 frontière-PL dans

'Les forces de sécurité ont été beaucoup renforcées aux frontières du pays.'

- (18) *W  m lo b  d n k s be Mali k n .*
 or riz IPFV.AFF manger très Mali  .l'intérieur
 'Or on consomme beaucoup de riz au Mali.'

Sur l'ensemble des textes CH, qui représente un total de plus de 100 000 mots, on trouve 33 attestations de *k s be*, dont seulement 2 non terminales. L'un des exemples est (19a). Mais on trouve en CH également un exemple de la construction normale inverse (19b).

- (19) a. *B ro d -ya-ra n  y  k s be*
 conversation bon-DYN-PFV.INTR 1SG.EMPH PP très
b .

aujourd'hui

'J'ai beaucoup aimé la conversation d'aujourd'hui.'

- b. *  n misa k -ra n  l  b *
 3SG regret faire-PFV.INTR 1SG.EMPH dans aujourd'hui
k s be.

très

'J'en ai beaucoup de regret aujourd'hui.'

11. Le déplacement des circonstants

Sont attestés dans les textes de type A des cas de circonstants déplacés en tête de proposition, place inhabituelle seulement possible pour les circonstants temporels. Ainsi dans l'exemple (20a) dont la forme normale aurait été (20b) le changement de position est à la fois un emprunt au français et une forme de topicalisation du complément du complément.

- (20) a. *Kóɔɔɔ-w dámine ná, Dɔɔɔɔɔ Bubu Sise*
 discours-PL début dans Docteur Boubou Cissé
yé à jira kó...
 PFV.TR 3SG montrer QUOT
 'Au début de son discours, le Docteur Boubou Cissé a indiqué que...'
- b. *Dɔɔɔɔɔ Bubu Sise yé à jira*
 Docteur Boubou Cissé PFV.TR 3SG montrer
kóɔɔɔɔw dámine ná, kó...
 discours-PL début dans QUOT

Quant à l'exemple (21a), c'est un pur calque du français, la seule forme correcte possible en bambara étant (21b).

- (21) a. *Tùma mín ná ù sé-ra Direyi...*
 temps REL dans 3PL arriver-PFV.INTR Diré
 'Lorsqu'ils sont arrivés à Diré...'
- b. *Û séra Direyi tùma mín ná...*
 3PL arriver-PFV.INTR Diré temps REL dans
 'Lorsqu'ils sont arrivés à Diré...'

12. Conclusion

L'ensemble des traits repérés indique de façon évidente que les calques syntaxiques se font essentiellement lorsqu'il s'agit de textes traduits.

C'est dans Kibaru, et à l'intérieur de Kibaru, dans les articles provenant du français qu'on trouve, par rapport au textes traditionnels, un nombre important de marques du pluriel, de suffixes *-li /-ni*, de séquences de détermination à plus de deux éléments, de propositions longues, d'énumérations longues, de déplacements de *kósebe* et de circonstants, une présence forte du relatif *mín*, et un faible emploi de la marque prédicative *mána*. On objectera que les rédacteurs de KB sont en très petit nombre, et que l'impact de la langue officielle pourrait être un fait idiolectique. Le rapprochement avec d'autres textes « modernes », y compris oraux (voir par exemple Dumestre 1994), montre cependant que l'organisation de la phrase, dès que le discours est une traduction, subit très largement et selon les mêmes caractéristiques que celles énumérées plus haut, l'influence du français. Pour les autres textes, écrits ou oraux, de sujet traditionnel ou moderne, les calques syntaxiques demeurent sinon absents (cas des productions de griots et conteurs), du moins très marginaux.

Abréviations

1, 2, 3 – 1 ^{ère} , 2 ^{de} , 3 ^{ème} pers.	EQU – équatif	PL – pluriel
AFF – affirmatif	FOC – focus	PP – postposition
AUG – augmentatif	ID – marqueur d'identité	PRS – présent
CAR – caritif	INF – infinitif	QUOT – quotatif
CAUS – causatif	INTR – intransitif	REFL – réfléchi
COND – conditionnel	IPFV – imperfectif	SG – singulier
COP – copule	NEG – négatif	TR – transitif
DYN – dynamique	OPT – optatif	
EMPH – emphatique	PFV – perfectif	

Références

Dumestre, Gérard. 1994. Le bambara dans la presse orale. En : Dumestre, Gérard (éd.), *Stratégies communicatives au Mali: langues régionales, bambara, français*, 281–308. Paris : Agence de Coopération culturelle et technique, Didier Érudition, Coll. Langues et développement.

- Dumestre, Gérard & Touré, Seydou. 1998. *Chroniques amoureuses au Mali*. Paris : Karthala.
- Dumestre, Gérard. 2003. *Grammaire fondamentale du bambara*. Paris : Karthala.
- Dumestre, Gérard. 2011. *Dictionnaire bambara-français – suivi d'un index abrégé français-bambara*. Paris : Karthala.
- Vydrin, Valentin. 2019. *Cours de grammaire bambara*. Paris : Inalco Presses.